

Le jour, il regardait les étoiles

Notimart

Volume 11, numéro 2, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5800ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Notimart (1996). Le jour, il regardait les étoiles. *Brèves littéraires*, 11(2), 13–17.

NOTIMART

LE JOUR, IL REGARDAIT LES ÉTOILES
ET LA NUIT DANS LE MIROIR
DES ÉTOILES GISAIENT
À TOMBEAU OUVERT, DANS SES YEUX
DE MERVEILLEUSES VISIONS JAILLISSAIENT

Un souffle ou un sifflement léger et grave transporte quelquefois ma conscience vers son berceau vaste et obscur, au-dessus duquel règnent en demeure des chants harmoniques et des gémissements laconiques.

Je me sens tout d'un coup et soulevé, distinct de quelques milliards d'années errantes et passées. Je visite des visions et des sensations en quelques secondes de respiration ou d'air insouciant, crachoté par ma bouche. Le rythme, l'harmonie, le refrain, instinctifs, dirigeant, lymphatique, ma conscience anesthésiée.

Je pourrais être au milieu d'un cimetière, debout sur une butte, le regard qui ressent le vertige, la sensation de dominer les pierres, la mort étalée là, en ligne, au garde-à-vous. Sous mes pieds, des milliers d'individus passés s'allongent et se confient à l'éternité. Je me concentre

et me persuade d'être le témoin de leur repos ou du moins un nouveau pôle magnétique, momentané, qui attire le sang et tous ses liens. Oui. J'imagine là, à mes pieds, sous mes yeux, tous mes nombreux et vieux ancêtres, ceux que j'ai connus, ceux dont on m'a parlé et tous ceux qui se révèlent de temps en temps comme des fantômes, ceux que je devine, des personnalités que je sens de moi. Je viens d'eux assurément. Comment les remercier ? Et comment être sûr que c'est bien moi qu'ils attendaient et pas un ou une autre ? Ma grande famille déterrée de l'oubli. Il y a plus de morts sur terre que de vivants. Le sol s'est doté d'une âme gigantesque qui fait chavirer les charrues.

Je ressens des souvenirs qui ne m'appartiennent pas. Je vais sans bouger, sans broncher vers des profondeurs comatiques, des vies antiques partiellement passées. J'imagine traverser des temps et des souffles et des vents et des murs, je sens que je vais et qu'ils m'attendent pour rendre conscientes leurs mémoires défaites.

Je voyage dans le fil embobiné de ma mémoire génétique, désossée, dégingandée. Ils m'attendent, me semble-t-il. Je passe des ponts et des grottes. Le souffle intime et chaud m'accompagne. L'air au bout des lèvres éclaire mon chemin mystérieux.

J'aperçois des visages flous, volatiles, ils remuent des lèvres gercées et, d'un coup, je reviens à ma place, attiré comme un aimant, à ma place présente et consciente.

J'ai fait un petit tour dans mon lointain passé. Il est en moi, dans l'entrave cervicale, qui est en moi, dans mes vaisseaux, bouillons, illustres vaisseaux naviguant sur les mers coléreuses, couche vivante du temps et des vents.

Ce passé est en moi, mais il ne m'appartient pas. Je le loue le temps d'une vie. Il me semble étranger comme la peur me prend à son approche soudaine. Une odeur, une musique, un angle, un geste, un arbre, un visage, un mot, un son, une plaine, un vent, un bruit est déjà passé, quelqu'un l'a déjà attrapé.

La mémoire profonde, en cordée solide, indestructible tant que vie est, et sa fécondité, se fixe dans la matière haute qui se remplit comme le fil s'étire.

Je suis un passant, de la cordée je suis rempli, de fragments vécus en sensation forte, je ressors l'antédiluvien parchemin illisible mais intime. C'est le secret de famille.

Je passe le message sans l'avoir traduit. Mais un souffle, je sais, un jour m'a ému, je suis simple, je crois, confiant, et n'en demande plus. La cordée poursuit son calvaire, son expédition, sa trajectoire rectiligne et courbe. Un jour, d'en haut, je pourrai voir vraiment le tableau merveilleux, formé de toutes ces lignes qui s'entrecroisent et jamais ne se connaissent.

Ce tableau merveilleux où toutes les vies s'acheminent représente, au bout du temps et de l'espace, le point parfait, l'union unique vers laquelle je tends chaque petit jour de ma vie, aveugle de naissance, incurable de nature.

